distantes par plusieurs siècles. Cependant ne peut-on penser que des conditions de vie semblables — servies peut-être par une lointaine parenté ethnique — ont pu, sur des positions différentes de temps et d'espace, créer des effets synchrones ?

Dans la concurrence des civilisations artistiques, nous avons vu que celles d'Occident ont été les plus indemnes du style diabolique. Parfois cependant des artistes l'ont adopté d'instinct pour figurer l'enfer sous la forme du chaos. Tel celui qui à la fin du XIII[e] siècle compose ces admirables mosaïques du Baptistère de Florence, prémonitrices d'un art nouveau, bien plus que l'œuvre de Cimabue, encore tout engagée dans l'hiératisme byzantin (fig. 15, cf. p. 550).

Le peu d'aptitude de l'Occident à la démonologie plastique rend particulièrement troublante le brusque retour de celle-ci à notre époque. L'authentique visage du Prince de la Discorde apparaît en coup de tonnerre dans les grandes fêtes des années 1900, au milieu de la joie bruyante des peuples célébrant dans l'ivresse l'avènement du siècle du Progrès, où devait être réalisé le bonheur définitif de l'homme. Satan emprunte cette fois, pour se révéler, la forme des masques nègres, dont le groin ricane dans les *Demoiselles d'Avignon* de Picasso (1907) pour annoncer le déchaînement de bestialité qui quelques années plus tard allait fondre sur le monde ; personne alors n'y prit garde ; on croyait à un simple jeu plastique, voire une mystification ; vingt ans plus tard, le génie prophétique de l'Espagnol, stimulé par la guerre civile qui dévastait son pays, concevait dans *Guernica* (1936) ce massacre de la figure humaine qui précédait en peinture l'effroyable attentat que l'homme allait perpétrer sur lui-même. Ces récentes figures de Picasso qui tant surprirent et provoquèrent de scandale, elles portent le sceau du génie diabolique s'attaquant cette fois au chef-d'œuvre de la Création lui-même (fig. 17, cf. p. 604). De la figure humaine, éclatée comme par l'effet d'un explosif, il rassemble les morceaux, ne suivant d'autre loi que l'incongru. Ces puzzles ricanants sont peut-être les expressions les plus typiques de cette discontinuité chaotique, haineuse de l'unité, qui nous paraît être l'essence même du style démoniaque. Je sais bien que Picasso, consulté, se défendrait d'avoir été guidé en ces œuvres par un autre sentiment que la recherche de la beauté. Mais n'est-ce pas la prétention proprement diabolique ? *Quis ut Deus ?* s'écrie Saint Michel terrassant d'un éclair de lumière le Prince de l'Orgueil.

Toute une part de l'art moderne, d'ailleurs, nous montrerait dans son écriture, cette stylisation du chaos, proprement démo-